

LA BOÎTE À MUSIQUE, Hanoï rue de la Chaux

Maurice-Arsène DEVÉ, créateur

Né à Paris IV^e, le 29 janvier 1879.

Fils de Valentin Arsène Devé, comptable, et de Jeanne Charlotte Marguerite Batault.

Marié à Marseille, le 29 sept. 1922, avec Marie Antoinette Jeanne Boullard, artiste peintre et [cantatrice](#), divorcée de Fournier des Corats.

Engagé volontaire le 9 nov. 1897 à Paris X^e. 2^e cl., caporal le 18/9/1898. Rég. d'infanterie de Compiègne. Libéré le 9 nov. 1901.

Entré dans les Services civils le 2 février 1907.

Adjoint au résident-maire de Tourane.

Résident-maire de Tourane par intérim (12 juin 1925).

Résident du Thua-Tiên et maire de Hué (1928).

Résident de Laokay et juge résidentiel (1933). Son nom est attribué à un square de [Chapa](#).

Retraité (mars 1935).

Organisateur de festivités : [exposition coloniale de Marseille](#) (1922), bal des navires à Tourane (1927), arrivée des souverains siamois à Saïgon (1930), visite à Hanoï du Yunker de Graef, gouverneur des Indes néerlandaises (nov. 1930), délégué de l'Annam et chargé de l'organisation des attractions pour l'Indochine à l'[exposition coloniale internationale](#) de Vincennes (1931), fête annuelle de la Croix-Rouge au théâtre d'Hanoï (mai 1933), etc.

Chevalier (*JORF*, 16 août 1923), puis officier (*JORF*, 22 octobre 1932) de la [Légion d'honneur](#).

Commandeur du Dragon d'Annam (déc. 1933).

Décédé à Tanger, le 27 janvier 1968.

LA VILLE
(*L'Avenir du Tonkin*, 10 avril 1912, p. 2)

La Boîte à musique. — On éprouve toujours un sentiment de surprise ravie quand on est admis, pour la première fois, aux auditions de la *Boîte à musique* ; l'exiguïté du local et la certitude que chaque programme ne sera pas répété font de chaque invité un favorisé qui est en droit de tirer quelque orgueil de son privilège ; mais le plaisir d'avoir été jugé *dignus intrare* dans ce milieu fermé où les plus hautes personnalités de la colonie n'ont pas dédaigné de se rendre en dehors de tout appareil protocolaire, n'est, au demeurant, qu'un sentiment de puérile vanité ; ce sentiment fait bientôt place à un véritable ravissement : celui que procurent aux esprits cultivés des séances d'art où les meilleurs éléments de la ville font assaut de goût, d'ingéniosité, de talent, d'esprit et humour pour donner à l'élite hanoïenne la synthèse des jouissances raffinées que, seul, Paris peut offrir aux foules.

La *Boîte à musique* se flatte, en effet, d'un large éclectisme ; on y entend tour à tour d'excellente musique, classique ou légère, soit à l'orchestre, soit par des solistes virtuoses choisis parmi les plus réputés professeurs de la ville, on y entend des voix sympathiques et expertes dans l'interprétation des maîtres du théâtre ou des musiciens de concert, on y entend des poètes dans leurs œuvres ou des diseurs réalisant les meilleures intentions des poètes badins ou épiques ; on y entend les derniers succès parisiens de la chanson rosse et satirique, on y voit, enfin, de délicieuses ou d'amusantes pièces d'ombres montées avec un goût parfait, tandis que des chanteurs renommés soupirent en coulisse les mélodies adorables des partitions adéquates.

La *Boîte à musique* n'est pas, comme on l'imagine parfois, organisée à l'instar des boîtes de Montmartre ou du quartier ; elle ne singe pas non plus le café-concert ou les salons de musique de chambre ; elle est tout cela à la fois, ou, plus exactement, elle n'est rien de tout cela ; rien ne la guide que la fantaisie de ses membres et le désir de plaire à tous en ne se renfermant pas systématiquement dans un « genre » qui deviendrait rapidement le genre ennuyeux. Et c'est précisément l'universalité de ses programmes qui vaut à la Boîte de la rue de la Chaux l'atmosphère spéciale qu'on y respire, cette atmosphère un tantinet licencieuse mais toujours spirituelle et faite d'un constant souci d'art qui permet les pires audaces dans la partie gaie sans que l'attention légitimement due aux exécutions musicales pures soit amoindrie.

Nous ne prétendons pas, en nous étendant aussi longuement aujourd'hui sur cet agréable sujet, donner une idée exacte de ce qu'est le milieu ; il faut avoir assisté à une soirée dans cette salle si coquettement et si pittoresquement décorée, avec 150 ou 180 compagnons de bousculade en tenue de gala (un bon tiers est perché sur des tréteaux ou dans les escaliers, empilé sous les vérandas, coincé entre les portes de dégagement) pour avoir une sensation nette de la chose. Quand on sait ce que c'est, et que par oubli ou par impossibilité, on n'a pas été réinvité ensuite, c'est le désespoir ! Et il est de nos concitoyens qui n'hésiteraient pas, pour être admis, à se fourrer, par faveur, sous les pianos ou dans le foyer des cheminées !

Mais, si nous avons tenu à commencer notre compte rendu par ce préambule, c'est pour exposer comme serait regrettable de voir disparaître un groupement aussi original et qui tient une place si importante dans la vie spirituelle et artistique de la cité. On nous laisse craindre que le départ de plusieurs des principaux ouvriers et organisateurs de la Boîte marquera l'heure de sa disparition. Espérons qu'il n'en sera rien et que la bonne tradition, reprise par ceux qui reviendront ([la vie coloniale n'étant pour le plus grand nombre ici qu'un jeu de va-et-vient vers la mère-patrie](#)), se perpétuera longtemps encore à la plus grande satisfaction de nos concitoyens, de tous ceux du moins qui ont apprécié déjà le charme des heures passées dans ce gîte d'art hospitalier.

Donc, la Boîte offrait dimanche, pour Pâques, une soirée à un public choisi. M. le gouverneur général donnant à la même heure un dîner officiel, un certain nombre de personnalité retenues par le chef de la colonie et M^{me} Albert Sarraut, avaient dû, comme leurs hôtes, renoncer à se rendre rue de la Chaux. Reconnu parmi les assistants : M. le général en chef Pennequin, M. Simoni, résident supérieur, MM. Jabouille, Baudes, Baudet, Détéux, Roger Ducamp, Peyroux, le commandant Révérony, Szymanski, le commandant et M^{me} Billotte, le capitaine et M^{me} Scheidbauer, le capitaine et M^{me} Mathieu, MM. et M^{me} Barbotin, Fleury, Varin, Hud, Crayssac, Campagnol, Ohl, les lieutenants et M^{mes} Gouzien, Lhuinte, Espallargas, MM. et M^{mes} Signoret, Morin, Lecomte, Rouyer, Fays, Vierende, Terrien, Tanqueray, H. Poulin, Henriët, etc., MM. Ythier, Taupin, le docteur Bargy, Lauthier, les lieutenants Desabaye, Dutesch, Niox-Château, les docteurs Ferris, Chagnolleau, MM. Morel-Revoil, Bourgeois, Deseille, Burdin, Dumas, M. et M^{me} Constantin ; M^{me} Normandin ; M. et M^{me} de la Roche (caisse locale), M. et M^{me} Mayeur ; le commandant et M^{me} Boisson ; M. et M^{me} Fontaine, le capitaine et M^{me} Séguineau ; MM. de Marliave, Gallois, Pourquier, Boudillon, Batsère, Doyhamboure, Dubreuilh, avocat, Dubreuil, magistrat, capitaines Doucet, Sénèque, etc, etc.

Faisaient les honneurs de la maison, en jaquette, ou avec le veston, traditionnel à la Boîte : MM. Vérignon, Rosier, Péri, Blot, Tajasque, Monavon, le capitaine Dérosiaux Pradet, André Ducamp, Marcel Fleury, Vassal, Bourrin, Pradet.

L'orchestre (M^{me} Glade, docteurs Chagnolleau et Ferris, lieutenants Gouzien et Espallargas, MM. Lecomte et Denni), bien dirigé par le capitaine Louvet, enlève en perfection la *Fête au Trianon*.

Les bravos crépitent encore qu'un fâcheux incident se produit, suspendant l'exécution du programme. Un boy insolent se chamaille avec quelques invités et veut à toute force, en dérangeant tout le monde, mettre en place un tableau qui manque à la décoration de la salle. On essaie de l'en empêcher ; il résiste ; mais si nul ne s'offusque de cette outrecuidance, c'est que ce boy aux dents laquées n'est autre que M. Bourrin, que le tableau (chef-d'œuvre de Léonardo di... Pradet), c'est la Joconde elle même volée au Louvre par le Dé-tham alors qu'on cherchait le fameux chef de bande au Yèn thê.

Cet incident réglé dans les rires, on entend avec grand plaisir une excellente basse, M. F. Signoret, qui chante avec beaucoup de goût et de puissance la célèbre ballade d'*Odin*, de Sigurd.

Puis le boy érudit de tout à l'heure revient nous faire une conférence fort amusante à propos des tableaux célèbres qui défilent sur l'écran et dont certains, caricaturés par Blix, sont d'une cocasserie irrésistible, tels les portraits de M^{me} Vigée-Lebrun, *l'Amour et Psyché*, *Madame Récamier*, *la Source*, *les 3 grâces*, etc.

L'orchestre fait entendre une jolie *Caravane hindoue*, de Popy, puis c'est *Aladin ou la lampe merveilleuse*, 15 tableaux d'ombres chinoises (d'avant la Révolution, dit le programme, car en effet tous ces Célestes nous sont présentés avec la queue). Le poème aimable est de Lucien Métivet ainsi que les gracieux dessins ; la musique, exquise, est de Jane Vieu ; Aladin, on le voit, a de qui tenir ; aussi triomphe-t-il dès qu'il apparaît ; mais s'il triomphe, c'est bien aussi parce que les défilés de personnages sont très pittoresques et vivants, parce que les décors sont de ravissants tableaux poétiques (quelle adorable chose que le jardin de la princesse baigné de clarté bleuâtre, et la fête de nuit, et le rêve du poète, mais il faudrait tout citer !) ; Aladin triomphe encore parce que M. Bourrin, ayant dépouillé le costume annamite, dit fort bien le poème et que M. Laloye, doué d'une voix au timbre vibrant et sympathique, chante la partition en grand artiste.

Ce n'est pas la coutume à la Boîte à musique de faire appel au concours des professionnels ; elle compte assez de talents pour assurer elle-même la bonne exécution de ses programmes, mais pour une fois qu'une circonstance fortuite l'a amenée à

déroger à la tradition, il faut convenir qu'elle ne pouvait mieux choisir que le jeune ténor du [théâtre municipal](#). M. Laloy, que nous n'avons pas assez entendu cette saison, est un chanteur de grand style ; il a interprété l'importante et difficile partition d'*Aladin* avec une sûreté, une aisance et une ampleur admirables ; il a soupiré avec un scrupuleux respect des nuances les plus délicates, la jolie sérénade à la princesse que les auditeurs, littéralement transportés, lui ont redemandée avec frénésie. Le succès personnel du chanteur est d'ailleurs allé grandissant de tableau en tableau et c'est une véritable ovation qui a salué M. Laloy après qu'il eût lancé, avec une superbe vaillance vocale, la belle invocation finale.

L'orchestre joue avec maestria *Colombine rêve*, agréable méditation de Popy. M^{me} Martell-Bonjour fait ensuite applaudir l'*Impromptu en do dièse mineur* de Chopin qu'elle joue avec cette large compréhension de la grande musique qui fait d'elle non seulement un professeur de mécanisme mais un professeur de goût musical. On fait fête également à la large et magistrale exécution par mesdames Martel-Bonjour et Monavon du brillant *Concerto en la* pour deux pianos de Reinecke ; c'est un véritable régal pour les initiés de la technique pianistique et un plaisir certain pour les profanes.

M^{me} Chavier-Boizart témoigne à son tour de son goût très sûr en interprétant deux exquises mélodies d'Alexandre Georges (*L'eau qui court*) et de Gabriel Fauré (*Les berceaux*) ; le distingué professeur de chant qu'est M^{me} Chavier-Boizart prêche d'exemple ; en l'écoutant, ses élèves acquerront le style sans quoi il n'est pas de digne musicalité.

Mais voici que nous nous retrempons dans la joie. M. Bourrin débite, avec son flegme imperturbable qui fait tout passer — et ce n'est certes pas peu dire ! — *L'Ouest État*, *M. Fallières au salon des femmes peintres*, *Conseils à Dranem*, puis une chose épouvantable à laquelle fort heureusement les dames (et beaucoup d'hommes !) n'ont rien compris : le *Kiri-Kirican*, de Jacques-Dalcroze ¹. On en rira longtemps dans Landerneau.

La pièce d'ombres qui clôtura le programme obtient, comme la première, un énorme succès. *Ulysse à Montmartre*, légende néo-grecque en 1 prologue et 3 tableaux de Dominique Bonnaud, Numa Blés et Lucien Boyer, ne se raconte pas ! Ça se voit et ça s'écoute ! Ça se voit... parce que, fort heureusement pour nos pudeurs, la Boîte à Musique a interdit les gestes à ses impudiques personnages. Ça s'écoute... bien que terriblement salé, parce qu'il y a là dedans un esprit fou et que l'esprit comme le feu, purifie tout ; savez-vous que nous étions bel et bien en mauvais lieu ; mais comme M. Bourrin avait conservé son flegme pour nous y conduire, tout le cortège des auditeurs... et des auditrices a suivi le guide. Et le cortège ne s'ennuyait pas ; et il a eu le courage intelligent de le montrer sans hypocrisie ! Et ce fut très bien ! Pendant que les derniers accords d'une ultime marche résonnaient à l'orchestre, ce fut alors un concert unanime de louanges à l'adresse de tous les interprètes déjà nommés, à l'adresse de M. Devé, fondateur de la Boîte, actuellement en France, qui avait préparé avant son départ le matériel artistique nécessaire pour les 2 pièces d'ombres, à l'adresse aussi des dévoués et actifs machinistes (MM. Vérignon, Tajasque, Blot, Lacombe, Manfredi,

¹ Chanson enfantine dont les paroles sont bien innocentes :

Il est difficile,
Ki-ri-ki-ri-can
Ki-ri-ki-ri-can
Il est difficile,
de tromper sa maman.
si l'on manque l'école,
Ki-ri-ki-ri-caire
L'on aura beau faire
La maman l'apprend,
Ki-ri-ki-ri-cou
son p'tit doigt lui dit tout, etc.

Ciciliano, Siguoret, etc), à l'adresse du précieux capitaine Péri, électricien... à ses heures, de M. Monavon, pianiste spirituel, de tous ceux enfin qui ont contribué par leur dévouement à la réussite parfaite de cette soirée inoubliable qui ne sera pas, qui ne peut pas demeurer sans lendemains.

Que diable, Messieurs de la Boîte, succès oblige !

1913

vue par Claude Bourrin, *Choses et gens en Indochine*, Hanoï, 1941, p. 179

[179] La *Boîte à musique* a laissé à Hanoï, où vivent encore quelques-uns de ceux qui la connurent autrement que par ouï-dire, des souvenirs qui sont toujours évoqués avec plaisir. Sur un autre plan et avec des ressources artistiques plus variées et [180] d'une qualité plus rare, La Boîte à musique a succédé, dans la faveur des vieux Tonkinois, au fameux groupement du *Chat d'or* de la rue des Pavillons-Noirs où triompha longtemps la gouaille française. La Boîte à musique, création d'esprit de Maurice Devé, dut sa réussite à la circonstance que son inventeur est doué à la fois du sens artistique le plus fin et de l'habileté manuelle la plus surprenante. Pour Devé, pas de difficulté matérielle dont on ne puisse venir à bout quand on a construit dans sa pensée. Les autres, nous n'étions que des comparses, des exécutants, des auxiliaires à ses ordres ; lui parti, la Boîte à musique ne pouvait que périlcliter ou changer de genre... J'insiste là-dessus afin que les rayons d'une juste gloire n'aillent pas illuminer d'autre tête que celle du délicieux artiste à qui Hanoï dut de pouvoir si longtemps resplendir comme la capitale de l'esprit français en Extrême-Orient.

La Boîte à musique n'était pas une société régulière ; elle ne comportait ni comité, ni président ; pas davantage n'avait-elle de statuts et ses membres ne payaient point de cotisation. Les soirées qu'elle offrait aux Hanoïens étaient gratuites mais on ne servait aucun rafraîchissement et le public allait se désaltérer à Métropole n'ayant absorbé à la Boîte que de l'ambrosie spirituelle. Les frais du spectacle — ils sont toujours plus élevés que ne le croient les bonnes gens qui tablent sur la qualité d'amateurs des exécutants — se répartissaient entre des fervents que Devé avait su attirer et retenir autour de son attachante personnalité. On comptait au premier rang de ce groupe piastreux l'ingénieur en chef de la Compagnie des [180] chemins de fer du Yunnan, l'aimable Chemin-Dupontès, le fin cabaretier-gentilhomme André Ducamp (co-propriétaire de l'Hôtel Métropole avec son frère Roger, chef du service forestier), le capitaine Péri de la T. S. F. naissante, etc. ; nul, parmi les adhérents plus modestes, ne fut, du reste, dispensé de l'honneur de cracher au bassinet pour distraire le gratin de Hanoï. Ces commanditaires souriants n'étaient pas exemptés au surplus de prendre une part effective à l'exécution des programmes. Tandis que l'administrateur Cordier, excellent pianiste, assumait la direction musicale d'ensemble, et M. Monavon la conduite de l'orchestre, Devé prenait à son compte toute la partie artistique spectaculaire, le secrétariat général étant assuré par l'administrateur Péloni. À l'orchestre, on vit passer, au cours des deux ans 1/2 d'activité de la Boîte, les meilleurs musiciens de Hanoï :

Violonistes :

MM. BAI VY

COLLET

GRESSIN

MIR

OHL

M^{me} DAUTEZAC

MM. FERRIS

VALÉRY
DENNI et
GOUZIEN

Violoncellistes :
MM. LAUVRAY
LE GUÉNÉDAL
M^{lle} DECUSSE
MM. ESPALLARGAS et
LECOMTE
Pianistes
M^{mes} OHL
MARTELL-BONJOUR
GLADE
MONAVON et
M. CORDIER

Flûtistes
MM. le capitaine PIERRE et
le docteur NEDELEC

Au départ en congé de Joseph Cordier, la direction musicale passa aux mains expertes du capitaine Louvet.

Chacun des autres membres du groupement avait un rôle assigné soit dans la composition des programmes, soit pour aider Devé en coulisse ou faire bon accueil aux invités. Le tableau de service, partiellement fantaisiste, distribuait comme suit les corvées et les sinécures :

Introduceurs	MM. A. DUCAMP et CHEMIN-DUPONTÈS.
Chef électricien	capitaine PÉRI.
Chef machiniste	A. TAJASQUE.
Chef de batterie	lieutenant CAMY.
Maître de ballet	lieutenant BERTHIER.
Chef des chœurs	Le GUENÉDAL aîné, puis M. MAIRE.
Chef artificier	BONNET.
Médecin de service	docteurs LE DENTU, LE MASLE et vétérinaire PRADET.
Pompier titulaire	A. BURDIN.
Pompier intérimaire	M. FLEURY.
Pompiers suppléants	A. LACOMBE et BLOT.
Interprète	BLU.
Costumier	R. BASSOULS.
[183]	
Machinistes	G. TAJASQUE, GAUBERT, VÉRIGNON, E. ROSIER.
Force publique	capitaine DÉROSIAUX.
Marchand de programmes	VASSAL.

D'autres camarades encore, tels les délicieux Philippe Valette et Gabriel Caffaréna, se multipliaient pour que tout marchât sans accroc et y réussissent toujours.

Le programme comportait en général une partie musicale où prédominait la musique de chambre, alternant avec des chants lorsqu'on pouvait disposer d'artistes de haut rang comme M^{lle} Barrand, fille du colonel directeur d'artillerie, M^{me} Rey, M^{me} Landry, M^{me} Chavier-Boizart, ou de bons chanteurs tels le pharmacien Maire et les frères Signoret, de la douane.

Il y avait la partie gaie : chansons de Montmartre, pièces à dire, saynètes de circonstance (on dirait maintenant sketches) ; c'est là que, concurremment avec le capitaine Péri et le lieutenant Berthier, j'avais surtout à m'employer ; pour le répertoire, pas d'autre difficulté que l'embarras du choix, chaque courrier nous apportant les nouveautés des meilleurs chansonniers et humoristes de la Butte et du quartier Latin.

Enfin, la partie principale du programme, la partie pour les yeux, c'étaient tour à tour les pièces du théâtre d'ombres et du théâtre des marionnettes où le bon goût, l'ingéniosité et le sens artistique profond de « Maurice » triomphaient à chaque occasion nouvelle. Les pièces d'ombres étaient les pièces classiques de la Lune Rousse et de l'ancien Chat Noir : *Le Sphinx*, *La Marche à l'Étoile*, *Clairs de [184] lune*, *L'enfant prodigue*, de Georges Fragerolle, auxquelles vinrent s'ajouter les œuvres plus récentes de Jane Vieu : *Aladin ou la lampe merveilleuse*, *La belle au bois dormant* et l'ébouriffante farce néo-grecque de D. Bonnaud ², N. Bles et L. Boyer *Ulysse à Montmartre* (chanteurs et récitants habituels : M^{mes} Rey et Dérosiaux ; MM. Signoret, Bourrin, docteur Jouvenceau, Despax, Maire).

Quant aux marionnettes, il leur incombait de jouer l'opéra avec tous ses prestiges de décors, d'interprétation, de costumes, de figuration et même de chorégraphie classique. Un véritable enchantement ! Furent ainsi présentés au public — se rendit-il exactement compte de l'extraordinaire aubaine qui lui échet ? — *Werther* (Charlotte : M^{me} Dérosiaux, Werther: docteur Jouvenceau) *Lakmé* (Lakmé : M^{me} Landry, Gérald: docteur Jouvenceau, Nilakanta: capitaine Péri), *Samson et Dalila* (Dalila : M^{lle} Barrand, Samson : M. Maire), etc. Chaque fois, ce fut la réussite totale dans le plus vif enthousiasme car à la perfection matérielle de la présentation sur la scène en miniature, s'ajoutait le prestige d'une interprétation vocale impeccable avec le concours des chanteurs les mieux réputés, tels en particulier M^{lle} Barrand, déjà nommée, et le délicieux ténor Jouvenceau, médecin militaire (les médecins de l'armée et de la marine, comme les pharmaciens du début de l'occupation, ont été souvent des animateurs et de remarquables exécutants en matière artistique et littéraire ; tant à la Société philharmonique qu'à la Boîte à musique, ils brillaient au premier rang et par le talent et — tant pis pour le paradoxe — par une modestie excessive).

Le public invité devait revêtir obligatoirement la tenue de soirée et comme, au Tonkin, l'hiver on [185] ne s'habille pas autrement qu'en Europe, l'aspect des chambrées était hautement et brillamment parisien. Les locaux successifs où La Boîte tint ses assises pouvaient bien recevoir 80 personnes dans la salle de spectacle, mais les invitations s'arrachaient avec une telle fièvre qu'on arrivait finalement à en entasser le double en débordant jusque sous les vérandas et dans les escaliers....

Ceux de la Boîte qui se produisaient individuellement devant le public affectaient, contrairement aux spectateurs, d'arborer des vêtements genre « rapin » ou « chansonnier ». Pour débiter mon répertoire montmartrois de chansons rosses, je portais une veste de cheviotte bleue à large col de velours, un gilet croisé rouge et une vaste lavallière ; une chevelure opulente achevait de donner à l'ensemble la note légèrement anti-bourgeoise de rigueur dans les antres de la satire parisienne.

*
* *

La Boîte à musique avait été installée par Devé en 1909 d'abord dans une petite maison d'apparence banale qu'il habitait 6, rue du Palais-de-Justice (à présent rue Lambert) avec le charmant Cordier, et où je recevais une hospitalité fraternelle quand j'arrivais de Haïphong le samedi soir pour passer le temps dominical avec des

² Dominique Bonnaud (1864-1943) : chansonnier montmartrois.

« parigots ». À ce moment-là, ma collaboration se bornait aux imitations de dialogues franco-annamites et à la récitation des fables de La Fontaine par le boy Nam ou par le secrétaire-interprète M. Thong. Quand je revins m'installer à Hanoï, Cordier était allé servir à Hai-duong et Devé avait transporté la Boîte au n° 21 du boulevard Rialan, mais le succès commandant un local plus vaste, Devé et moi décidâmes de nous installer au n° 53 de la rue de la [186] Chaux ³. C'est là je pense que la Boîte à musique atteignit le plus haut sommet de sa réputation. Je vais conter quelques histoires, entre beaucoup d'autres, pour donner une idée de l'ambiance et montrer que ce n'est pas toujours si facile et sans risques que de donner le spectacle gratuit chez soi pour une élite européenne....

*
* *

Certain soir, j'avais ajouté à mon programme de roseries parisiennes une improvisation sur La Joconde. Le fameux tableau de Léonard de Vinci avait disparu du Louvre et c'était là le thème de mon discours car c'est moi, le boy Nam, qui détenais la toile célèbre. Je faisais mon entrée avec une échelle, portant sous le bras le précieux tableau dont Devé avait brossé une réplique étonnante. Pour aller suspendre La Joconde au fronton du théâtre d'ombres, il me fallait passer devant le général Pennequin, commandant supérieur des troupes, assis au premier rang de l'auditoire. Je feignis d'être troublé par la présence de ce grand chef et, m'étant arrêté près de lui, tout encombré de l'échelle et du chef-d'œuvre, je fis le salut militaire de la main gauche en prenant l'air le plus niais : « Moi bien connaît' général » dis-je ; « avant, moi faire tilayeur ». Et je restai là comme un idiot, renouvelant les saluts, semblant attendre un mot aimable. Le général, croyant avoir affaire à un Annamite, regardait autour de lui, cherchant un commissaire qui pourrait le débarrasser de cet imbécile. Et sans doute d'autres invités étaient-ils également impatients de voir s'éloigner ce boy impertinent. Lorsque je me décidai à grimper sur l'échelle et que, de là-haut, je me lançai dans une conférence en petit-nègre sur la peinture italienne et l'universalité des dons du grand Léonard, à la fois peintre, sculpteur, architecte et savant ingénieur, l'assemblée n'hésita plus à reconnaître mon identité véritable ; le général ne fut pas le dernier, ajouterai-je, à s'amuser franchement de sa méprise. Il s'amusa tellement que, dès le lendemain, l'un de ses officiers d'ordonnance vint me demander de sa part d'aller donner le même « numéro » à l'occasion du thé que sa fille projetait d'offrir à ses amies au quartier général. Je dus répondre à l'officier chargé de la démarche que n'étant point dans l'intimité du général Pennequin, il me paraissait difficile de figurer à cet aimable divertissement.

— « Qu'appellez-vous l'intimité ? Je vous assure que le général n'est point formaliste ; il a pris un plaisir fou à votre histoire de la Joconde et serait heureux que sa fille pût en offrir la redite à ses invitées

— J'entends bien et je suis très flatté, mais enfin jusqu'à présent je ne me suis pas trouvé à égalité avec le général et sa fille sur le plan mondain.

— Comment cela ?

— Enfin par exemple.... je n'ai jamais fait de visite au quartier général, je n'ai point été convié à la table du grand chef...

— Qu'à cela ne tienne, cher monsieur, je vais en parler au général et je suis sûr qu'il vous invitera...

³ Siège actuel de la Société mutuelle des originaires de Cochinchine. La porte du jardin de style annamite est de construction récente.

— Nous nous comprenons mal, capitaine, je ne pose pas de condition, je constate que je ne connais pas, sur le plan privé, ces personnes chez qui vous me demandez d'aller produire un... numéro.

— Cependant, à la Boîte à musique, il y a bien les huit dixièmes des invités que vous ne connaissez pas davantage...

— Vous oubliez, capitaine, qu'à la Boîte à musique je suis chez moi [188] et que les invitations sont faites solidairement au nom d'un groupe...

— Je ne vois pas nettement la nuance...

— Vous m'obligez alors à vous dire que... je ne livre pas à domicile ; je suis sans doute plus formaliste que le général, mais en dépit du regret que j'éprouve à décevoir l'attente de M^{lle} Pennequin, comprenez et faites comprendre au général qu'il m'est impossible de déférer à son désir... ».

Les pourparlers ne furent pas poussés plus avant ; je ne doute pas que le général, s'il fut exactement renseigné par le capitaine, ne m'ait considéré comme un imbécile prétentieux.

Le général Pennequin, soldat de mérite et excellent homme, partageait simplement le préjugé universel de la bourgeoisie à l'égard des amuseurs publics ; il croyait que le désir de briller étouffait chez eux toute préoccupation de dignité personnelle. Peut-être avait-il cru pouvoir en user aussi librement vis-à-vis d'un subalterne de la douane qu'avec un sous-officier qui aurait eu des dons de joyeux comique et se serait vu dans l'obligation d'obtempérer...

*
* *

Après la conférence de la Joconde, j'étais venu saluer et resaluer pour remercier le public de ses applaudissements. La coulisse était la salle à manger, transformée en vestiaire ; lorsque je me retrouvai là pour la seconde fois, j'y aperçus un nouvel arrivant retardataire, M. Peyroux, directeur des Grands magasins réunis. Je m'avançai vers lui et, sans rien dire, l'aidai à retirer son pardessus. M. Peyroux me prit évidemment pour le gardien du vestiaire car il retira de son gilet une pièce de monnaie qu'il me glissa dans la main « merci, [189] m'sieur ». Puis il passa dans la grande salle. Je montai à l'étage pour reprendre ma vêtue montmartroise ; je me mêlai ensuite à la foule durant l'entr'acte et, me retrouvant nez à nez avec M. Peyroux, je lui rendis sa pièce de 20 sous en disant :

« Chez nous, cher monsieur, le vestiaire est gratuit ». M. Peyroux, stupéfait, me répliqua : « Comment ? Il vous l'a dit ? »

Plus tard, au cours de la soirée, M. Peyroux apprit sans doute que j'avais incarné le boy ravisseur de La Joconde ; il comprit alors ce qui s'était passé et, avant de prendre congé, il traduisit sa jubilation par une bourrade amicale en me disant : « Sacré farceur ! »

*
* *

Un autre jour, le succès de la partie montmartroise fut tel, à cause de la qualité exceptionnelle des chansons récentes, que je me trouvai à court de répertoire devant une chambrée enthousiaste et qui en « redemandait ». Je ne pouvais pas répéter les mêmes, dont quelques-unes avaient du reste été bissées.

Je m'en tirai par une feinte. « Je suis au bout de mon répertoire », dis-je. « Je parle d'un répertoire dont les dames ne sauraient s'effaroucher » (car avant la guerre on s'effarouchait encore). « Si l'on insistait, je pourrais me risquer dans le domaine léger des sous-entendus... Insistez-vous ? » (cris nombreux : « Oui ! oui ! ») « J'entends là des

cris d'hommes seulement ». Tout aussitôt quelques cris sur le mode aigu me permirent de pousser à fond la plaisanterie : « Tant pis pour vous, mesdames ! vous l'aurez voulu ! »

[190] Ayant acquis ainsi le droit de tout oser, j'entonnai tout de go, feignant un embarras pudique, l'exquise chanson enfantine de Dalcroze :

Il est difficile, Kirikirikan, Kirikirikan,
Il est difficile, de tromper sa maman.
Kirikirikère, l'on aura beau faire,
Kirikirikan, la maman l'apprend.
Kirikiriki, ki ki ki
Son p'tit doigt l'lui a dit,
Kirikirikou, kou kou kou
Son p'tit doigt lui dit tout....

On connaît la suite des couplets puérils :

Manque-t-on l'école, kirikirikan,
Prend-on la clef des champs?
A-t-on fait des taches, kirikirikeuf,
Sur son bel habit neuf ?

A-t-on les mains sales, kirikirikar,
Le bout du nez tout noir ? (etc.)

Dans la salle, le fou rire était déchaîné à cause de l'insignifiance des paroles et du contraste avec les intentions scandaleuses que je prétendais y ajouter par mes intonations et ma mimique...

On entendit alors M^{me} Guérin, femme du très distingué colonel d'état-major, s'exclamer : « Oh ! quelle horreur ! Et moi qui faisais chanter cela à mes enfants ! »

Du coup, le succès alla tout entier à M^{me} Guérin.

*
* *

Il faudrait un volume spécial pour relater par le menu l'histoire de la Boîte à musique. Je me borne donc à l'essentiel. Mais je n'aurai garde [191] d'omettre le rappel d'un incident qui prit dans les milieux hanoïens, où domine la gent administrative, la proportion d'un scandale.

Les séances de la Boîte avaient un caractère mondain assez poussé mais elles n'étaient pas protocolaires ; les principaux personnages officiels, même le résident supérieur, M. Simoni, venaient là en toute simplicité et se plaçaient où il y avait des fauteuils libres, au gré de leurs sympathies.

Le gouverneur général n'était pas invité à ces soirées, précisément parce que sa présence eût risqué de créer une atmosphère pontifiante peu propice à l'épanouissement de la saine gaîté française que nous entendions dispenser sans contrainte. Par tempérament, le gouverneur général d'alors, M. Klobukowski, ne penchait du reste pas vers la bonne humeur ; comme le disait quelqu'un de son entourage, ses calories étaient glacées. Enfin, le chef de la colonie avait une grande jeune fille, M^{lle} Wanda, et, si l'on avait invité M^{me} Klobukowski, il eût été difficile de ne pas convier aussi l'héritière du nom, ce qui ne se pouvait eu égard au genre un peu débridé de nos programmes montmartrois.

Or le gouverneur général, alléché par les échos qui lui revenaient de notre vogue, exprima à Maurice Devé le désir de recevoir une invitation ; le groupe dirigeant ne manifesta aucune satisfaction à cette nouvelle, tout au contraire, mais on convint qu'il serait difficile de ne pas s'incliner devant une sollicitation aussi flatteuse ; il fut spécifié cependant, et parfaitement convenu d'un accord unanime, que rien ne serait changé quant au caractère libre du programme et à la composition du répertoire. On ferait, ce fut nettement entendu, comme si M. Klobukowski n'était pas là.

[192] Et nous voici dans le feu de la préparation, minutes ultimes de fièvre où le cœur bat plus vite et que connaissent tous ceux, conférenciers, parlementaires, avocats des grandes causes, hommes de théâtre, etc., qui vont avoir à livrer bataille devant le public. On venait de commencer quand on annonça l'arrivée du gouverneur général. Il est en retard, comme par hasard, et la rumeur de son arrivée distrait toute l'assistance. Qu'il se hâte donc de gagner sa place, qu'il s'asseye et que l'on poursuive ! Mais quoi ! Il a amené sa femme et sa fille, que l'on n'attendait point et un seul siège a été réservé (du reste contrairement à tous nos usages). Il faut quelques minutes pour arranger les choses en... dérangeant beaucoup de nos invités. On reprend enfin la suite du programme...

Mon tour arrive avec les chansons de Montmartre ; il y en a une où je chante au refrain les paroles suivantes :

« À partir de huit heur's du soir »,
« Dit l'garçon d'la brasserie »,
« On ne va plus aux urinoirs »...

Sur ce dernier mot, M. Klobukowski a pris un air courroucé qui s'accroît à chaque répétition du vocable scabreux... Mme Klobukowski est toute rouge. Seule Wanda, privilège de l'innocence, est parfaitement à l'aise.

Enfin le cap dangereux de la pruderie gubernatoriale est franchi et j'aborde la pièce finale de mon répertoire. C'est un commentaire en vers de la première représentation de *Chantecler* qui vient d'être donnée à la Porte Saint-Martin. Signé Dominique Bonnaud, ce commentaire est un véritable chef-d'œuvre d'esprit gavroche ; le récitant explique, avec l'accent faubourien, qu'il se trouvait sur [193] le trottoir devant le théâtre pour voir arriver les « gonzesses » ; quelqu'un ayant laissé tomber son invitation, il s'en empare et réussit à pénétrer dans la salle... Avant de parler de l'œuvre de Rostand pour en faire une impayable et impitoyable critique, notre homme à rouflaquettes décrit le spectacle de la chambrée étincelante.... Tout-Paris était là ! Tout-Paris !

« Il y avait », dit-il :
« Tous ces typ's au nom bien français
« Nagelmakers, Troubetskoï... »

Troubetskoï ! J'avais dit : « Troubetskoï ! » Et en prononçant ce nom, j'eus aussitôt la pensée que j'aurais bien dû, ce soir-là, me couper la langue. Troubetskoï ! Si j'avais dit :

« Nagelmakers, Klobukowski... »
la catastrophe n'eût pas été plus grande.

Je terminai sous les acclamations. Ceux des spectateurs qui avaient savouré sans plus la fine satire de Bonnaud, ceux qui crurent que j'avais prémédité de taquiner le chef de la colonie, tous jubilaient... Tous... sauf le petit groupe des arrivistes de la Boîte à musique qui se voyaient déjà exilés dans les postes malsains des lointaines provinces et confinés dans leur grade pour l'éternité.

C'était l'entr'acte. Les hommes se levèrent pour aller fumer une cigarette sous la vérandah. Et la nouvelle circula que le gouverneur général, outré de ce qu'on lui avait

fait entendre, offusqué de ce qui avait effleuré les chastes oreilles de sa fille, était parti très mécontent... Personne ne s'en émut parmi les invités et la seconde partie du programme [194] se déroula sans anicroche, valant une nouvelle gloire à Maurice Devé.

Quand le public se fut retiré, j'essayai les reproches des arrivistes parmi lesquels le capitaine Péri et Devé, spécialement, montraient des visages consternés : « Quelle idée », me dirent-ils, « d'avoir choisi des pièces qui pouvaient choquer notre invité ! » Je répliquai : « Pardon ! Je n'ai pas choisi mon répertoire pour le gouverneur général. Ce répertoire était arrêté et vous l'aviez tous approuvé avant que M. Klobukowski ne se fût imposé chez nous. Il avait été convenu qu'il n'y serait rien changé. Peut-être, si j'avais relu les pièces avant l'exécution, aurais-je fait sauter les deux vers qui ont causé l'incident, mais si une faute a été commise, nous sommes tous solidaires pour en assumer la responsabilité. En revanche, je reproche, moi, à M. Klobukowski d'avoir forcé notre invitation, d'être arrivé en retard et de nous avoir amené sa fille dont il n'avait pas été question, alors qu'il ne l'eût pas conduite, je pense, dans un cabaret de Montmartre. S'il est parti furieux, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Au surplus, nous voilà débarrassés de lui pour l'avenir. Vous savez bien qu'à Paris, un spectateur, même appartenant au monde officiel, qui montrerait une telle incompréhension, une telle étroitesse d'esprit, se ferait emboîter sur-le-champ, ce qui serait justice. F... moi donc la paix ! »

Le lendemain dimanche et les jours suivants, il y eut du froid entre Devé et moi... Le mercredi, je fus averti par le bon Cordier :

« Vous savez qu'il y aura une nouvelle séance publique de la Boîte samedi ?

— Non, Devé ne m'en a rien dit. Pourquoi récidiver si vite ? Et avec quel programme nouveau ? Je n'ai pas de chansons inédites en réserve... [195]

— C'est une soirée en manière d'excuses ; le gouverneur général reviendra ! Et la partie montmartroise du programme a été supprimée...

— Je vois, c'est une séance expiatoire et le fauteur de trouble est proprement éliminé. Ce n'est pas joli-joli, d'autant qu'on m'a écarté de la délibération ».

Le soir, Devé me demanda négligemment s'il pouvait compter sur ma collaboration en coulisse. Je lui répondis que je ferais ma partie ordinaire devant le public ou bien que je passerais ma soirée à Métropole à boire des alcools. Ce que je fis.

Je ne pus rentrer me coucher, c'est un comble, qu'après le départ de la famille Klobukowski et des officiels que l'on avait suppliés de revenir pour assister à cette cérémonie funèbre.

La partie musicale ayant été allongée outre mesure pour remplacer les fantaisies déplacées du premier soir. Ce fut, malgré le très grand talent de la pianiste, M^{me} Martell-Bonjour, une séance désespérément morne que ne relevaient plus ni le sel de l'esprit français ni le poivre de la satire parisienne.

J'avais laissé faire sans protester mais je me rattrapai le dimanche matin à la grande table de l'hôtel Métropole, dite des Services Civils, où devant tous les camarades, je dis à Devé ce que je pensais de sa manigance. Car le capitaine Péri et lui, dépourvus de tout caractère, avaient froidement rejeté sur le douanier malappris la responsabilité de l'outrage fait au plus haut représentant de la France. Le résident supérieur, M. Simoni, ne me cacha d'ailleurs pas son indignation d'une telle platitude vis-à-vis du chef de la colonie.

*

* *

[196] Rien n'est nouveau, jamais, sous le soleil. Dans *La Vie indochinoise* du 20 février 1897, on pouvait lire sous la signature de Bigophone :

« Une société artistique ne peut pas vivre si l'on y admet des fonctionnaires d'un certain grade.

« Je m'explique : Les fonctionnaires haut gradés n'ont pas tous le monopole de l'esprit ni du bon goût. Or, des groupes de jeunes gens libres, indépendants, se forment sous le nom de *Philharmonique*, de *Chat d'or*, de *Baniane* ⁴. On y est jeune, on y rit. D'autres intriguent pour y être admis ; ils y parviennent. Leur plus cher désir est de faire hiérarchiser la nouvelle société. Ils y introduisent des leurs. Le surnuméraire qui reçoit les ordres du commis auxiliaire veut se mettre bien avec lui. Il le présente. On l'admet. Le commis auxiliaire raconte au commis de 3^e classe qu'on a bien ri à la dernière. On a dit des drôleries. L'esprit exilé et banni des salons officiels s'est réfugié dans la société dont il fait partie et, ma foi, il offre son parrainage à son supérieur direct. Celui-ci conte au commis de 2^e classe les joies de l'art, et ce dernier les décrit au faisant fonctions de sous-chef qui, les amplifiant, les énumère à M. le chancelier. Bientôt une nouvelle fournée apporte son renfort de fonctionnarisme à la société artistique.

« Le chancelier amène M. le résident. M. le résident est l'ami de M. le procureur qui demande qu'on lui chante des grivoiseries. M. le procureur invite M. le contrôleur à une soirée intime : mais M. le contrôleur est l'ami de M. l'avocat général qui aime les monologues à sous-entendus. Il les fait bisser.

[197] « Peu à peu, le groupe indépendant devient une succursale du 7^e Bureau (affaires en suspens).

« Les hauts fonctionnaires ne peuvent-ils donc comprendre qu'ils seraient mieux dans leur rôle en se groupant entre eux. Ils ont leur cercle. Qu'ils y restent !

« Mais ils veulent faire partie de la nouvelle société. En faire même partie très active.

« Immédiatement, on élit vice-président le sous-chef. Les fonctionnaires sont en majorité, ils tiennent le vote. Le chef est élu président, le gouverneur général, président honoraire, et les organisateurs ou les artistes qui avaient créé la société, qui en faisaient la joie, la vie et l'originalité... on ne les met pas précisément à la porte, mais on leur laisse comprendre qu'ils feraient peut-être bien de se retirer ».

J'ai pour ma part constaté souvent la pertinence des réflexions de Bigophone. Et encore ne parlait-il que de l'ingérence des hauts fonctionnaires pris dans leur particulier. Il est arrivé aussi que certains d'entre eux se sont intéressés ès-qualité à des groupements artistiques ou sportifs, cela avec si peu d'opportunité et de discrétion qu'ils en ont provoqué la déconfiture immédiate.

*
* *

Depuis que, devenu familier des planches, j'ai pris dans ce pays une part active à la préparation d'innombrables spectacles pour des sociétés ou à l'occasion de la bienfaisance, j'ai eu à répondre plus de cent fois à la suggestion d'écrire et de monter une revue. Je comprends cela : en Indochine, la matière à traiter ne ferait jamais défaut; l'opposition est si tranchée entre la haute idée de leur [198] personne qu'ont les gens en place et la réalité sévère de leur médiocrité fréquente qu'il jaillit là une source de moquerie intarissable. Et l'on conviendra que si quelqu'un avait écrit une revue annuelle à Hanoï, on eût pu, cette année-là, y introduire une parodie de la pièce de Bonnaud sur *Chantecler*, en mettant en cause le Huron à désinence polonaise effarouché par des traits spirituels qui ne le visaient pas et dont la saveur profonde lui avait entièrement échappé.

⁴ Groupes précurseurs lointains de la *Boîte à musique* à Hanoï.

À la vérité, la revue annuelle pourrait être un triomphe, mais il y faudrait trop de conditions préalables : que l'auteur pût garder l'anonymat absolu (à moins qu'il ne tienne pas à la vie), que les interprètes fussent des acteurs de passage ne redoutant pas les représailles, que les organisateurs du spectacle fussent libres de toute attache locale... Autant d'impossibilités.

Il faudrait aussi que l'obscurité dans la salle fût telle que les auditeurs pussent s'esbaudir aux rosseries touchant les choses et les gens du cru sans la crainte de voir repérer leur allégresse individuelle.

Tout cela bien entendu si l'on entendait présenter une revue autrement qu'à l'eau de rose, quelque chose de hardi et de libre, bref un dialogue vengeur à l'emporte-pièce qui ne cesserait d'égratigner que pour mordre...

Je le répète, les impossibilités sont totales car il faudrait encore tenir compte de la sacro-sainte considération du prestige des personnages consulaires par rapport à la masse indigène. Et l'on se trouve ainsi enfermé dans un cercle vicieux. Car si les grands de notre monde indochinois savaient qu'on peut impunément les ridiculiser aux yeux [199] de la galerie, ils éviteraient de se mettre dans le cas de donner prise à la satire.

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud. Ce qui est blâmable, ce n'est pas de dire que la femme de César a failli, c'est précisément qu'elle ait failli. Autant de vérités premières. Finalement, la défense du prestige sert surtout à la commodité personnelle de ceux qui contribuent le plus efficacement à le ruiner par leurs déplorables agissements.

*
* *

Devé étant rentré en congé, la Boîte à musique ne pouvait pas aller bien loin car cet ami perfide restait un animateur extraordinaire et il ne pouvait être question, lui parti, de supprimer la partie théâtrale où il était passé maître. Pourtant, il y eut encore deux séances à l'aide du matériel d'ombres laissé par Devé ; l'une de ces soirées fut couronnée d'un éclatant succès.

Le directeur du théâtre, M. Cervières, avait engagé cette année-là un ténor débutant pour doubler, le cas échéant, le premier sujet titulaire de l'emploi. Le débutant s'appelait Laloye et se prévalait d'un second accessit d'opéra et d'opéra-comique au Conservatoire de Paris. C'était un chanteur exquis mais il était saisi d'un trac effrayant dès qu'il apercevait le public. Au Tonkin, son directeur l'avait essayé dans *Faust*, dans *La vivandière* et dans la *Marie-Madeleine*, de Massenet ; chaque fois, il s'était montré ridicule, physiquement, à cause de la frayeur incoercible qui le tenaillait. Quel dommage ! la voix était ravissante et la science du chant complète.

Je demandai à Cervières de me prêter son pensionnaire à qui j'envoyai à Haïphong la partition [200] d'*Aladin ou la lampe merveilleuse* de Jane Vieu ; puis, quand il eut appris, Laloye vint passer quelques jours à Hanoï afin de répéter avec notre pianiste impeccable, le grand Cordier ; les répétitions furent un régal, mais que se passerait-il quand la foule serait présente ?

Or la soirée fut triomphale. Laloye, assis près du piano dans la coulisse, le col déboutonné, était parfaitement à l'aise puisque dérobé à la vue du public. Il chanta la partition avec son art coutumier des nuances et une délicatesse extraordinaire, mais aussi, dans les passages héroïques, en déployant une ampleur et une chaleur magnifiques. Après tant d'années, je ne crois pas avoir éprouvé en ce beau pays d'Indochine une émotion d'art dans le domaine lyrique plus forte que ce soir-là (J'exclus naturellement les auditions des grands virtuoses de passage).

*
* *

Je m'excuse, en retraçant ces souvenirs sur la Boîte à musique, d'avoir redressé certaines inexactitudes auxquelles le bon ami René Crayssac ⁵ avait donné de la créance dans ses amusants écrits sur la vie hanoïenne d'autrefois. Mais la vérité vraie est assez jolie pour se passer de tout arrangement. Crayssac a, du reste, agi de bonne foi en [201] évoquant ses souvenirs, qui sont ceux, un peu effacés, d'un homme non directement mêlé à ces aventures.

⁵ Les journaux ont annoncé, en février 1941, la mort de Crayssac à Pierrefeu (Var) où il s'était retiré après avoir pris sa retraite en 1939. Bon ouvrier des lettres, Crayssac, qui versifiait avec aisance, était par ailleurs un excellent annamitisant. Très agréable compagnon, accueillant aux indigènes, d'humeur toujours égale et souriante, il est de ceux qui ont contribué à faire aimer la France en ce pays. Son mérite principal est à mes yeux d'avoir consacré beaucoup de ses loisirs à rappeler dans ses écrits les talents de tous les écrivains, poètes et artistes qui ont œuvré en Indochine. Je devais cette pensée affectueuse à celui qui me détermina par son insistance à écrire *Le vieux Tonkin* et les présents souvenirs.